

Marie Vassilieff : Nue,
huile sur toile (81x100 cm), vers 1913,
Collection particulière.

Nue, œuvre de la plénitude artistique et physique

Spectateur, retiens ton souffle ! C'est l'œuvre de la plénitude, un point d'orgue dans l'œuvre peint de Marie Vassilieff. Audace, maîtrise et largeur de faire caractérisent Nue, ce tableau rotor. Tout vibre, frémit, du nu charnel à la pose instable, du livre vert aux pages déployées en contrasposto avec la citrouille rouge. Une citrouille ? Que nenni ! Marie Vassilieff jongle avec le trompe-l'œil et privilégie une mise en abyme, un procédé creusant la perspective qu'elle affectionne. Seulement, à la différence de Scipion, l'Africain, il nous est impossible de savoir, à ce jour, s'il s'agit d'un tableau de sa main ou imaginaire.

Regardez mieux : la composition rotor est étayée par les doigts de pieds dressés, la découpe de la tête-citrouille et l'ascension en « V » des deux montants de bois du mur dans laquelle s'inscrit le drap noir d'un lit d'alcôve typique des ateliers d'artiste. La main ou plutôt la pogne est carrée sur un appui pour maintenir cette pose ardue. Voyez la jambe repliée et vous endurez la souffrance de la contorsion. C'est la beauté et la rançon du cubisme. Disjoindre les corps pour mieux révéler leur dynamisme.

Le modèle, de bonne composition, n'est pas moins charpenté que le tableau. Ses épaules massives sont celles d'une nageuse olympique ou légèrement masculines si l'on préfère mais de menus détails happent l'attention : le visage et le pubis estompés, l'accroche-cœur égayant le casque des cheveux, les tétons démesurés ou peut-être maniéristes. Ils constituent personnellement mon « punctum » pour paraphraser Roland Barthes mais, outre cette pulsion scopique, notons les traitements virtuoses de la lumière, couleur et volume. Subtilement modulée, la lumière irise le mollet droit, structure la

poitrine, confère leurs galbes aux seins. Ceux-ci se détachent sur des aplats mauves et la cheville droite sur un violet. Les enseignements de Paul Cézanne sont parfaitement digérés, mieux encore, cette œuvre kaléidoscope est due à un tempérament d'exception.

En parfaite possession de ses moyens plastiques, développés à l'école d'Henri Matisse, Marie Vassilieff assume également, au plan personnel, ses formes généreuses et se réconcilie avec son propre corps. À la lecture de ses mémoires, on saisit pour reprendre les termes d'Anaïs Nin qui met en scène dans sa nouvelle Artistes et modèles, les ateliers de Montparnasse, qu'elle cesse d'être « esclave de son exigeante sensualité » sans cesser d'être « esclave » de son « besoin d'être d'abord amoureuse ».

Un fleuron du cubisme synthétique

Par ailleurs, ce tableau des environs de 1913 est un fleuron du cubisme synthétique, ce qui ne signifie pas qu'il ne doive rien au cubisme analytique comme on vient de le voir. Ce 40 figures s'inscrit donc, tel un précieux météore, dans la vaste geste du cubisme laquelle a d'amples ramifications au point de former une scintillante constellation. Pour faire simple, il part de la volonté cézannienne d'appréhender le réel de plusieurs points de vue en un même tableau et il a pour enjeu ce programme de Fernand Léger : « De toutes mes forces je suis allé aux antipodes de l'impressionnisme ; je voulais déboîter les corps. On m'a appelé tubiste, n'est-ce-pas ? Cela n'allait pas sans découragement. J'ai mis deux ans à me battre avec le volume des Nus dans la forêt que j'ai achevé en 1910. Je voulais pousser les volumes le plus loin possible... seulement quand j'ai bien tenu le volume, comme je le voulais, j'ai commencé à placer les couleurs » .

Marie Vassilieff est la peintresse femme par excellence du mouvement cubiste. Le nombre de ses dessins cubistes, leur diversité et leur insolence d'exécution sont une chose mais a-t-on réalisé qu'elle s'attache en pionnière à restituer, à une telle échelle, les corps

nus d'Africaines et d'Africains ? Qu'elle demeure la seule artiste à avoir eu l'idée et l'audace de ce projet ? De plus, elle n'hésite pas à les faire poser avec lances et boucliers ! Les liens de Marie Vassilieff cubiste avec l'art premier sont donc d'une singularité à admettre et à explorer plus avant. Ajoutons qu'elle n'hésite pas à recourir au royal port de tête d'une Africaine pour une fête de son Académie russe vers 1912 ou à porter en majesté sur toile, son modèle bien-aimé, Scipion, en 1916. Ceci, sans que l'on puisse établir si elle connaissait le tableau de Paul Cézanne de 1866 : Étude d'après le modèle Scipion de l'Académie suisse (Museu de Arte de São Paulo).

L'œuvre cubiste de Marie Vassilieff a l'importance de celles d'un Albert Gleizes, d'un Louis Marcoussis ou d'un Jean Metzinger et elle prime avec éclat sur celles de l'ensemble de ses consœurs. Cependant, elle est absente de toutes les histoires du cubisme. En 1963, Pierre Cabanne la cite trois fois dans son Épopée du cubisme mais deux fois à propos des deux conférences prononcées par Fernand Léger en son académie russe et une seule fois à propos de sa peinture : « Peintre dont les toiles oscillaient bizarrement entre l'imagerie populaire slave et le cubisme ». On le constate, le jugement est sommaire mais notre auteur écrit cela avant les deux rétrospectives de la Galerie Philippe Hupel en 1969 et 1971. En 1967, Maurice Sérullaz mentionne dans son petit Que sais-je ? consacré au Cubisme les conférences de Fernand Léger mais n'accorde nulle ligne à Marie Vassilieff, peintre. L'année suivante, John Golding, en son Cubisme, fait de même.

Des théorèmes plastiques inspirés par la pré-Renaissance

En confiant à Waldemar-George la préface de l'exposition de 1969, Yvette Moch et Philippe Hupel ont la main heureuse mais nous ne reproduisons, ici, que des bribes de cette belle démonstration intitulée : L'époque cubiste de Marie Vassilieff (1908-1915). « L'exposition que nous vous présentons révèle ses toiles cubistes. Elle fait connaître une artiste hors série, dont les œuvres peuvent

prendre place aux côtés de celles de Jacques Villon, d'André Lhote, d'Albert Gleizes et Jean Metzinger. [...] Elle adhère d'une manière spontanée à ce vaste mouvement cosmopolite qui prend naissance au Bateau-Lavoir. L'étude de ses tableaux que l'on qualifiera de théorèmes plastiques permet de suivre les étapes successives de son évolution. [...] Qu'est-ce que le cubisme selon Marie Vassilieff ? Le point de départ en est, en premier lieu, la sténographie. La Slave aux yeux de jade adopte une syntaxe et une grammaire plastiques d'un caractère éminemment latin. [...] Marie Vassilieff interroge Piero della Francesca. Elle s'inspire de Masaccio. Elle a une vaste culture. [...] N'en déplaise à certains, le cubisme n'est pas l'œuvre d'un seul homme. Marie Vassilieff contribue à son développement. [...] Le moment est venu de conclure. Marie Vassilieff s'impose-t-elle au même titre que les véritables accoucheurs du cubisme ? Je le crois fermement. Ses œuvres témoignent de sa maturité et trahissent un talent d'une qualité unique. »

Dans les Nouvelles littéraires, le critique d'art Jean-Jacques Levêque enchaîne : « Il arrive parfois qu'une œuvre longtemps tenue dans l'ombre (pour les raisons les plus diverses), en apparaissant, bouscule les notions que nous avons de l'histoire de l'art, remette en place les valeurs établies ; bref, nous fasse réfléchir. On peut ainsi dire, sans exagérer, que l'actuelle exposition de Marie Vassilieff constitue une double surprise. Non seulement, il s'agit d'une œuvre remarquable, à ajouter à l'anthologie de l'aventure du cubisme, mais encore, certaines toiles témoignent de l'extraordinaire modernisme d'une entreprise qui s'insère dans les théories du cubisme sans passer par le biais de la révolte, mais curieusement par celui de l'héritage consenti, et de ce fait, en retrouvant la leçon des anciens et, plus exactement, des Italiens de la pré-Renaissance, épris de géométrie ».

Un ancien modèle de l'Académie Vassilieff de 1911 à 1913 témoigne même dans les colonnes du journal La Pensée Russe : « La majorité de ses peintures, de facture cubiste et de ses croquis au crayon, fut réalisée avant 1914, ce qui souligne et renforce le rôle

de Marie Vassilieff dans l'évolution de ce courant artistique et, par voie de conséquence, dans tout l'art contemporain. J'entretenais des relations amicales avec Marie Vassilieff et je me souviens comment parfois, ayant prématurément dépensé les sommes d'argent mensuelles envoyées par mes parents, de Saint-Pétersbourg, je passais des heures à l'académie, en qualité de modèle, ce pourquoi j'étais toujours payé » .

Marie Vassilieff, éminente peintre cubiste et cubo-futuriste

Les deux artistes féminines le plus volontiers associées au cubisme sont Marie Laurencin et Sonia Delaunay mais elles le sont malgré elles. La première car adulée de Guillaume Apollinaire qui fut mal payé d'un amour à sens unique et la seconde, car le poète pensait qu'il fallait enrôler le maximum d'artistes sous l'étendard du « cubisme » pour défendre les peintres indépendants contre la nuée des peintres classiques des salons officiels . Hors l'espagnole María Blanchard (Femme à l'éventail, 1916, Reina Sofía Madrid), les polonaises Alice Halicka (Nature morte cubiste, vers 1916, Coll. part.), Mela Muter (Nu cubiste, 1919-23, Coll. part., Pologne) et Rena Hassenberg, la française Suzanne Duchamp (Jeune fille au chien, 1912, Centre Georges Pompidou) ou la suisse Alice Bailly (Jeu d'éventail, 1913, Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne), les artistes cubistes femme sont russes mais aucune n'offre la variété de la production de Marie Vassilieff. Citons Alexandra Exter (La ville aux drapeaux, 1912, Galerie régionale de Vologda), Natalia Gontcharova (Paysage cubiste, 1911-12, Coll. part.), Hélène Jastrebzoff alias Hélène Oettingen, Olga Rozanova (Buffet avec vaisselle, 1915, Galerie Tretyakov, Moscou), Vera Pestel, Lioubov Popova (Portrait d'un philosophe, 1915, Metropolitan Museum of Art), Maria Vorobieff (Deux personnages géorgiens, 1913, Coll.part.), Sonia Lewitska, Nadejda Oudaltsova (Dactylographe, 1910, Coll. part.) ou Nadia Khodossievitch. María Blanchard, voisine de Marie Vassilieff impasse du Maine est de ses intimes et fréquente son académie. Marie Vassilieff connaît bien Alexandra Exter qui fut élève de Fernand Léger. Natalia Gontcharova est la marraine de Pierre Vassilieff, le fils de Marie.

Enfin, « cubo-futuriste » à ses heures, comme en témoigne Femme à l'éventail ou Recherche (1914, Collection H.H Thyssen-Bornemisza) , Marie Vassilieff participa avec Kasimir Malevitch ou Xenia Boguslawskaja , à la mythique exposition Dernière exposition futuriste de tableaux 0,10 de Petrograd dont les 10 promoteurs entendaient revenir au degré 0 de la peinture. Après 1969, Solange Prim-Goguel approfondit l'analyse des œuvres cubistes et Jean-Claude Marcadé le contexte « cubo-futuriste » . Toutefois, aucune de ses œuvres cubistes ne figure dans les collections des musées français. À ce propos, observons que les Français sont bien moins férus de l'histoire de Montmartre ou de Montparnasse que les anglo-saxons ou les Russes, peut-être parce que cette histoire héroïque fut en partie le fait « d'étranges étrangers » comme disait Jacques Prévert...

Benoît Noël